



HAL
open science

Y bis

Jacques Rolland

► **To cite this version:**

Jacques Rolland. Y bis. Matériaux pour l'histoire de notre temps, 2006, L'historien face à l'ordre informatique : classification et histoire, 82, pp.133-137. 10.3917/mate.082.0133 . hal-03727512

HAL Id: hal-03727512

<https://hal.science/hal-03727512v1>

Submitted on 30 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Y bis

Jacques ROLLAND

On aura sans doute beaucoup perdu avec le transfert des collections imprimées de la rue de Richelieu au site de « Tolbiac », lorsque la Bibliothèque nationale aura reçu en héritage de ce déménagement le nom saugrenu de « Bibliothèque nationale de France ». Quiconque sait le français, et sait en général une langue, ne peut, sachant que ledit établissement a son siège à Paris et sachant en outre un minimum de géographie, que savoir qu'il n'est pas « du Zimbabwe » mais nécessairement « de France » et que cet ajout ne peut représenter qu'un monstrueux, un tétatologique pléonasma. Il m'est arrivé de faire des réflexions en ce sens devant certains de mes collègues (j'ai le désavantage d'appartenir au corps des conservateurs d'État des Bibliothèques de France), qui se sont demandé si la chose ne remontait pas à la boulimie de pouvoir de l'ancien président de la République, souhaitant voir les lauriers de l'État et de la Nation se réunir sur sa tête. L'hypothèse n'est pas absurde. Mais ce qui la rend peu tenable, c'est le sens de la langue et de la littérature que possédait cet homme, considéré à l'écart de la pompe et des œuvres. Non — c'est un vieux fonctionnaire qui le dit — une telle *faute de français* ne pouvait être commise que par certains de ses collègues, « montés en graine » comme on le dit en termes d'horticulture ou, sociologiquement, devenus technocrates.

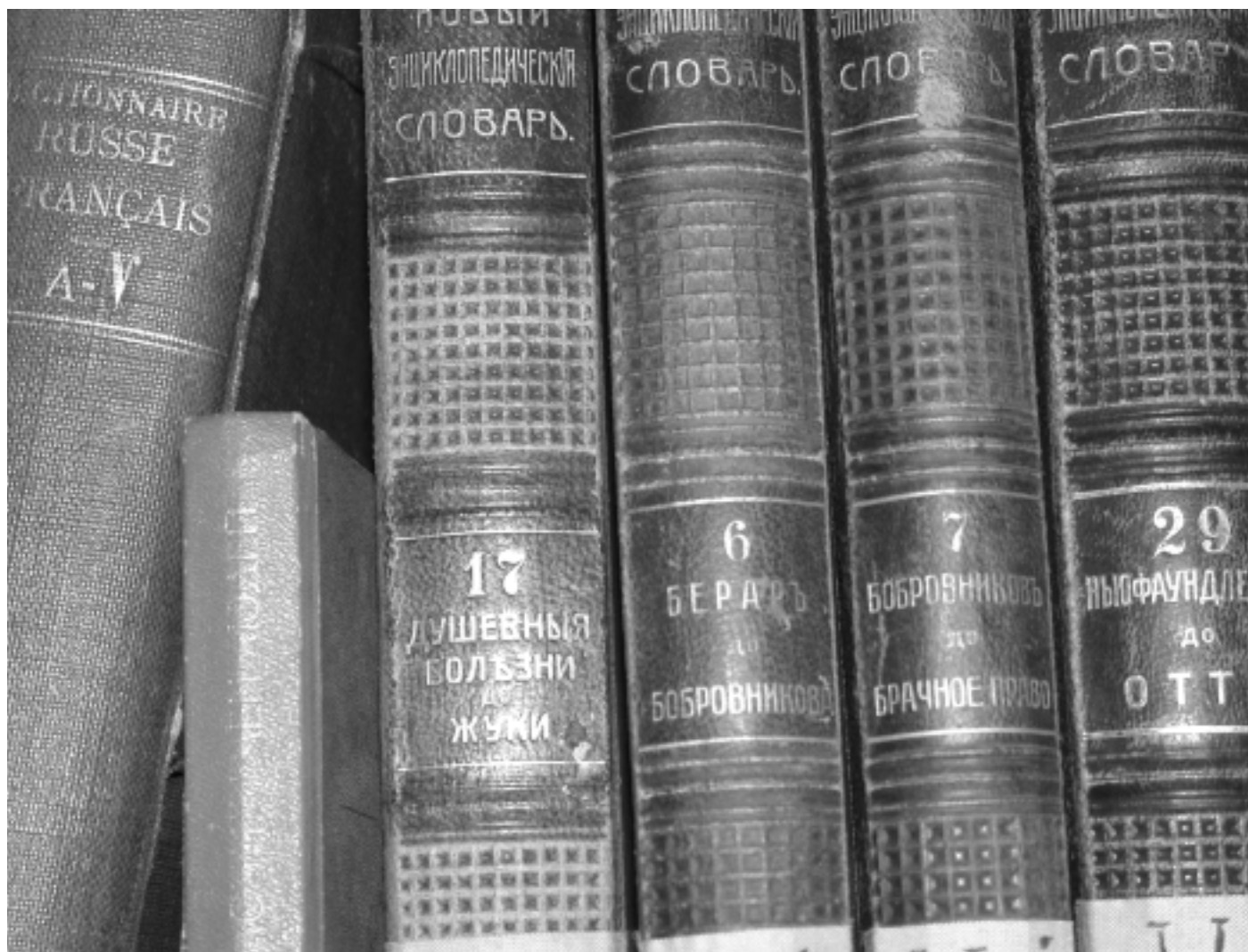
Être (être devenu) technocrate, c'est ne plus rien comprendre au langage. Lequel parle à partir de sa réserve (Blanchot nous l'a appris, et l'on ne tardera pas à y revenir) quand il se prononce comme tel, c'est-à-dire lorsqu'il se fait littérature. C'est croire qu'un livre tient dans son volume, un texte sous son titre et qu'il suffit d'engranger les volumes et de « cataloguer » (oh ! le vilain mot, et souvenons-nous alors de ce que dit Nietzsche : « À vilain mot, vilaine chose. ») les titres pour donner à la pensée ce qu'elle cherche dans une bibliothèque. C'est croire qu'il suffit d'ajouter un pléonasma à l'énoncé originel d'un intitulé pour « porter sa personne au pinacle », si l'on me permet de citer un « collègue » — vous avez compris : Georges Bataille — qui fut « peu aimé » dans la profession mais que sa notice nécrologique publiée dans la *Revue de l'École des chartes* mentionne comme l'auteur... d'une brillante thèse de ladite École.

Les technocrates ont donc agi, à l'encontre de tout respect pour l'histoire et pour le temps qui s'articule en celle-ci. Mais il est vrai que la technocratie ne connaît que le présent et que, permettons-nous cette incise, on attend toujours encore la *bonne* histoire (« heideggérienne ») de ce phénomène. Au vrai, ils ont failli faire pire en ce domaine et anéantir la Bibliothèque de l'Arsenal, dont ils prévoyaient que les fonds, cohérents, seraient dépecés et dispersés entre la Bibliothèque « nationale de France » et quelques grands établissements parisiens. On ne sait quel remords de conscience (de conscience ? — la chose fait en général mauvais ménage avec la technocratie et toute l'œuvre du phénoménologue tchèque Jan Patocka n'est, en un sens, qu'une réflexion sur leur désaccord) les a retenus au dernier moment... Il est vrai qu'ils avaient ailleurs où sévir !

On peut dire qu'une bibliothèque publique, à la différence d'une collection privée, si importante soit-elle, repose sur son catalogue. C'est tellement vrai que, si je m'en réfère à une idée d'André Miquel, ancien administrateur général, que je ne partage pourtant peut-être pas jusqu'au bout, la dispersion des lieux de consultation ne serait rien pour autant que serait préservée l'unité du catalogue. Par elle serait palliée l'inconfort subie par les utilisateurs. Pour la même raison — l'accès au « document », comme l'on dit tandis que je préfère dire l'accès aux livres, sans lequel tout fonds est irrémédiablement mort — une opération est essentielle dans l'activité de « catalogage », et c'est celle de la *cotation*. Celle-ci représente une manœuvre technique, qui a seulement trait au problème de la localisation du volume sur les rayons des magasins et sur la page du catalogue. Elle ne met pas en œuvre la fameuse différence du signifié et du signifiant mais seulement celle du signe (la cote) et du référent (l'emplacement) — comme l'opération plus générale du catalogage met seulement en œuvre la différence entre la notice bibliographique et le livre. Mais voici que, ici, se produit un étrange phénomène, sous forme de retour de la différence déniée, et d'un retour de cette différence en tant que déboîtée par l'excès d'un des termes sur l'autre. Cependant, ici encore, le déboîtement se fait en

Avant d'être nommé en 1990 à la BDIC, **Jacques ROLLAND** (1950-2002) fut conservateur à la Bibliothèque nationale, d'abord au catalogue analytique, puis au Département des périodiques. Il fut un temps secrétaire de l'Association des amis de la Bibliothèque nationale. Jacques Rolland était surtout philosophe, spécialiste et ami d'Emmanuel Levinas. Directeur de collection aux éditions du Cerf, il est également l'auteur de nombreux ouvrages.

Irène Paillard



sens inverse de celui auquel nous a habitués une réflexion récurrente et, parfois, profonde (Derrida) au cours de ces dernières décennies, parce que, ici toujours, c'est le signifié qui excède le signifiant. C'est que, à l'inverse de ce qui se passe dans l'œuvre — pas seulement littéraire, mais également philosophique, par exemple — dans la cote ou même dans la notice bibliographique (« normalisée », comme certaines de mes collègues en employaient la formule en toute innocence ou du moins en toute bonne conscience au cours des années Brejnev), le signifiant se trouve à son degré zéro. Alors que le signifié est lourd et même très lourd d'histoire ainsi que d'idéologie, si l'on peut employer ce mot en un sens absolument non péjoratif. Le cas de la Bibliothèque nationale (qui n'était pas encore « de France » mais héritait de la Bibliothèque du roi) est à cet égard particulièrement instructif et significatif.

Son cadre de classement — et donc son système de cotation — remonte aux XVII^e siècle et, à quelques (importants) remaniements près, il était encore en vigueur à la veille du déménagement. Je me fonde pour ce qui suit sur l'importante « Introduction » de Léopold

Delisle au *Catalogue général des Livres imprimés de la Bibliothèque nationale*, qui occupe les pages I à LXXXII du premier volume — laquelle retranscrit une note du 24 avril 1684, de la main de Nicolas Clément (rédacteur du catalogue et donc inventeur du cadre de classement) ou de l'un de ses aides. Il vaut la peine de la retranscrire à notre tour :

- A. *Biblia et bibliorum interpretes.*
- B. *Litugiae.*
- C. *Sancti Patres.*
- D. *Theologi.*
- E. *Concilia et jus canonicum.*
- F. *Jus civile.*
- G. *Geographi et chronologi.*
- H. *Historia ecclesiastica.*
- I. *Historia graeca et romana.*
- K. *Historia italica.*
- L. *Historica germanica et belgica.*
- M. *Historia gallica.*
- N. *Historia anglica.*
- O. *Historia hispanica et indica.*
- P. *Historia miscellanea.*

Q. *Bibliothecarii*.
 R. *Philosophi*.
 S. *Historia naturalis*.
 T. *Medici*.
 V. *Mathematici*.
 X. *Grammatici*.
 Y. *Poetae*.
 Z. *Philologi*.

Deux remarques. Il saute aux yeux que ce cadre de classement, qui réserve six lettres sur vingt-trois aux matières religieuses et qui fait commencer les classes d'histoire avec l'Antiquité gréco-romaine, est surchargé d'« idéologie », au sens non péjoratif évoqué plus haut. Mais il est tout aussi clair qu'il serait proprement absurde de vouloir critiquer ce fait, surtout si cela veut dire le « dénoncer », au sens où il arriva à un petit élève soviétique, dans une dissertation, de dénoncer Gogol qui « avait un pied dans le passé et, de l'autre, saluait l'avenir ». Il faut seulement en prendre acte, et éventuellement y réfléchir. Et y réfléchir d'autant plus que c'est ce même cadre de classement qu'a hérité la Bibliothèque nationale et que son système de cotation en est directement dépendant. Mais, encore une fois, il serait stupide de déplorer dans cet état de fait « le poids du passé », dont l'établissement aurait du mal à soutenir la charge. Car c'est ici même que le signifié excède le signifiant, et qu'il l'excède en direction de l'histoire. C'est ici que l'on ne peut plus dire qu'une bibliothèque est son catalogue, aussi indispensable soit-il, aux motifs rappelés plus haut, mais qu'elle est d'abord son *histoire*, laquelle se love dans les signifiés de son catalogue. C'est ici que l'on doit voir clairement que l'organisation technique, aussi nécessaire soit-elle à son tour, ne saurait être suffisante à la conception d'une bibliothèque. Or voici que le passage à la « BNF », comme ils disent, s'est soldé par l'abandon de la cotation-Clément au profit d'un système de codes-barres. Je ne fonderai pas mon raisonnement sur mon aversion pour ces horribles petites choses qui salissent le dos des livres et font que l'on se demande toujours si l'on se trouve dans une librairie ou dans une crèmerie et si l'on tient en main un livre ou un paquet de beurre. Ce que je constaterai, ne me prononçant pas sur les *nécessités* qui ont pu conduire à ces choix et qui s'apparentent peut-être à ce qu'Adorno musicologue appelait la contrainte du matériau (ne serait-ce, dans le cas d'espèce, que la topographie et donc l'architecture), c'est que l'établissement prend son départ dans l'euphorie de la *tabula rasa* qui remonte à Descartes, notre ancêtre à nous tous, les modernes, avant de chanter dans *l'Internationale* et sans apparemment se douter, avec l'écrivain Zinoviev sous la notable plume de son traducteur Berlowitch, qu'il est « des lendemains qui sentent ». Ce que je constaterai, avec un peu de frayeur, c'est la radicalité avec laquelle le passage d'un site à un autre pour le dépôt des collections nationales, rompt une histoire qui s'était maintenue continue durant trois

siècles malgré une Révolution, un Empire, quelques occupations de Paris et certaines autres péripéties.

Car le cadre de classement et le système de cotation de Nicolas Clément se sont conservés, avec des modifications cependant, dont il faut ici signaler quelques-unes sans d'ailleurs entrer véritablement dans les détails. Lui-même, en 1688, entreprenait un réélaboration du catalogue qu'il avait achevé en 1684 après neuf ans de labeur. Elle fut l'occasion de quelques remaniements dans la distribution des matières selon les lettres. Redistribution d'abord, par exemple, des disciplines religieuses au sein des lettres A à E ou inversion du L et du M, le premier restant à ce jour réservé à l'histoire de France (avec le T, médecine, l'une des lettres les plus soigneusement « cataloguée », c'est-à-dire systématiquement ordonnée) tandis que le M gonflait comme la grenouille de la fable (mais, à ce jour, elle n'a pas éclaté), allant, non pas « de l'Atlantique à l'Oural » et pas non plus « de Dunkerque à Tamanrasset » mais, proprement, encore que potentiellement, *du Rhin au Pacifique* en couvrant l'histoire « d'Allemagne, de Suisse, de Hongrie, de Pologne, de Russie, des États du Nord et de la Belgique ». Le O faisait lui aussi l'objet d'une gigantesque extension puisqu'il connotait : « *Histoire d'Espagne, de Portugal et des pays situés en dehors de l'Europe. Voyages.* » (J'ai l'impression que, dans la formulation originelle, l'adjectif « *indica* » relié à « *Historia hispanica* » connotait les seules « Indes occidentales ».) Ce ne sont là que quelques exemples, sur lesquels il n'y a pas à s'appesantir, mais qui confirment le nature intrinsèquement « idéologique » de la question ici traitée, outre sa tessiture foncièrement historique.

C'est au siècle suivant, lorsqu'on se préoccupa de faire imprimer le catalogue, alors qu'il s'avérait que « *les divisions bibliographiques du XVII^e siècle n'était plus toujours en rapport avec les progrès [sic] de la production littéraire* » (Delisle, p. XV), que ce caractère historico-idéologique va se marquer avec le plus de netteté. Voyons, en nous référant toujours à la même source, ce que furent les parties soumises à publication :

- 1° La Théologie (A. Écriture sainte. - B. Liturgie et conciles. - C. Pères de l'Église. - D. Théologie catholique. - D bis. Théologie non catholique). - En trois volumes in-folio, publiés de 1739 à 1742.
- 2° Le Droit canon (E) et le Droit de la nature et des gens (*E). - En un volume, publié en 1753.
- 3° Les Belles-Lettres (X. Grammaire. - Y. Poésie. - Y bis Romans. - Z. Philologie et Polygraphie). - En deux volumes, publiés en 1750.

Plusieurs des remarques faites plus haut pourraient être répétées ici, tout particulièrement en ce qui concerne la prééminence de la théologie, soulignée par le fait qu'un volume de Droit civil a bien été composé et en partie tiré, mais est resté inachevé. Plus important est de constater que les Belles-Lettres prennent cette fois le pas sur l'histoire et que l'on voit par

ailleurs apparaître des « sous-lettres » signalées par une étoile ou des « bis ». On s'arrêtera à ces derniers. Voici donc que, au milieu du XVIII^e siècle, apparaît une section de « Théologie non catholique » sous la lettre D bis. Est-ce donc qu'avant il n'y avait pas dans les collections de livres « mal sentant de la foi », ou bien que le catalogue n'en tenait pas compte. La première supposition est intenable car, Édité de Nantes ou point, l'édit de François 1^{er} était en vigueur et les soumettait au Dépôt légal aussi bien que les ouvrages tridentins ou les livres purement laïcs (pour autant que le concept de laïcité ait un sens à l'époque ; je pense à Lucien Febvre). L'état des fonds, tel qu'on peut le constater sur les rayons, en est la preuve. Est-ce alors un lointain effet de la Révocation qui aurait amené des bibliothécaires souvent abbés à « démêler le tien du mien » (Aragon) ou, si l'on préfère, à ne plus « mélanger les torchons et les serviettes » (le bourgeois) ? Au large de cette question qui exigerait une enquête plus serrée et peut-être impossible à mener à bien aujourd'hui, on voudrait s'intéresser à « l'autre bis », dans lequel est confinée la littérature.

À la fin du XVII^e siècle, le remaniement du catalogue de Clément remanie aussi la lettre Y, qui ne donne plus « Poetae » mais « Poésie et romans ». Un demi-siècle plus tard, on ressent le besoin de séparer ce qui se trouvait ainsi mêlé et, pour cela, d'ouvrir une sous-section pour la littérature, désormais distincte de la poésie. De son côté, celle-ci allait être soigneusement répartie par langues ou secteurs géographiques, avec Ya pour la poésie orientale, Yb pour la poésie grecque, Yc pour la poésie latine, Yd pour la poésie italienne, Ye poésie française, Yg poésie espagnole et portugaise, etc. Deux remarques : la prééminence, contre tout esprit nationaliste, de l'Italie s'était déjà rencontrée dans le domaine de l'histoire ; ce qui est français vient avant tout ce qui concerne les autres pays et les autres langues, mais est toujours précédé par l'italien (qui vient lui-même derrière l'Antiquité gréco-latine). Par ailleurs, si les « romans » ont été séparés de la « poésie », le « théâtre » lui reste intimement mêlé avec Yf pour le théâtre spécifiquement français et Yth pour le théâtre en général (français compris ; en très grande majorité des in-8°).

Il faut cependant s'arrêter sur le sort réservé à la littérature en tant que telle, désormais détachée de la poésie et recluse dans le bis du Y. Sans se monter la tête, on peut voir dans cette opération une formidable anticipation — certes tout inconsciente — de ce que nous donne à penser le geste dans lequel Maurice Blanchot, dans son œuvre critique, interprétera la littérature, plus tard — et, paradoxalement, plus faiblement — dénommée « écriture ». On va s'efforcer d'être simple. Nous sommes au monde. C'est-à-dire que, quelques faibles et malheureux et douloureux qu'il puisse nous arriver d'être, nous avons un sol sous les pieds, et parfois un ciel au-dessus de la tête, et sur ce

sol nous nous tenons et faisons — c'est-à-dire avons la possibilité de faire. C'est le règne du jour. Qui oblitère, certes, mais n'annihile pas celui de la nuit. Laquelle n'est pas un pur phénomène météorologique (Aristote), ou ne l'est que si l'on pense que la disparition de la lumière est simultanément celle de la *forme* par laquelle les choses nous sont *données*, c'est-à-dire viennent en quelque façon de nous comme disait le kantien Lévinas. Dans la nuit, parce qu'il n'y a plus de formes, il n'y a plus *rien*, mais ce rien ne reste pas tranquille et bourdonne comme un être ou comme l'être même ou l'être pur qui enserme et étouffe, dans l'impouvoir, celui qui est dans la nuit. Cette description n'a rien de fantastique, même si tant d'œuvres fantastiques, de Hoffmann à Goya, l'ont évoquée ; elle s'impose à la pensée dès que celle-ci cesse de se détourner des « phénomènes » de la nuit, dont le plus immédiat serait donné par la souffrance. « Sans doute, là où la souffrance est mesurée, elle est encore supportée, subie, certes, mais, dans cette patience que nous sommes vis-à-vis d'elle, ressaisie et assumée, reprise et même comprise. Mais elle peut perdre cette mesure ; c'est même son essence d'être toujours déjà démesurée. La souffrance est souffrance, lorsqu'on ne peut plus la souffrir et, à cause de cela, en ce non-pouvoir, on ne peut cesser de la souffrir. Situation singulière. Le temps est comme à l'arrêt ; confondu avec son intervalle. Le présent y est sans fin, séparé de tout autre présent par un infini inépuisable et vide, l'infini même de la souffrance, et ainsi destitué de tout avenir... » (Blanchot) Avec ces points de suspension, j'interromps violemment un texte qui poursuit l'administration de sa preuve parce que, du point de vue qui est ici le mien, tout est dit. La souffrance rive le souffrant à sa souffrance qui n'est rien d'autre qu'un présent sans avenir, comme tel un présent vide qui présente l'être comme rien plutôt qu'il ne promet le rien comme être. L'indésaisissable-même : ce qu'on ne saurait prendre en main mais dont on ne saurait pas plus se défaire. L'intuition originaire de Blanchot a consisté à penser que la *littérature*¹ est, eidétiquement, porteuse de cet être confondu avec rien en tant que rien qui encombre. En cela même qu'elle est la « saisie » de l'ouverture pure du langage dont, dans le monde, nous usons mais que nous ne considérons jamais. Une ouverture pure, c'est l'ouverture de rien en tant que rien-qui-est. Il n'en va pas de même avec la poésie, quelle que soit par ailleurs leur proximité, sinon, peut-être, leur affinité d'essence. Car la poésie ne se retourne pas seulement vers l'ouverture ou l'origine pures du langage : elle *nomme* ; elle nomme les choses dans leur être et, possiblement, l'être des choses. Le moyen par lequel la littérature se rapporte aux choses n'est pas nomination, mais détour. Rien ne le montre mieux qu'un petit récit de Benjamin (beaucoup moins bien raconté par Bloch) intitulé « La chemise ». Au fond d'une auberge de la Pologne hassidique, un mendiant avoue que son souhait le plus cher

aurait été d'être un roi très puissant soudain obligé de fuir, en chemise², devant l'approche de l'ennemi, et de courir par monts et vaux, prairies et forêts jusqu'à trouver refuge dans cette auberge. Aux exclamations de ses interlocuteurs lui demandant ce qu'il en aurait de plus, le mendiant répond : « *Une chemise*. » Il ne faut pas tenir ce récit pour une pochade. Il n'énonce en effet rien de moins que la loi de la littérature, qui finit certes par arriver à la chose, à la chemise³, mais seulement par le biais du détour. Et c'est ici que se marque la différence des « genres ». Par la nomination, la poésie est tournée vers la chose (en son être) et préservée du séjour dans le domaine de l'origine pure vers lequel le désœuvrement du détour⁴ ne cesse de renvoyer la littérature. Ainsi cette dernière a-t-elle partie intimement liée avec la nuit.

Voilà ce à quoi m'a toujours fait rêver le « Y bis » lorsque je parcourais les travées de « L'Annexe Petits-Champs » au troisième étage du magasin central de « Richelieu ». Il est formidable d'y avoir confiné cette activité aussi innocente que la poésie, d'après Hölderlin, mais liée au secret tout autant que cette dernière a affaire à l'éclat. (Après tout, en notre siècle, Beckett fut bien le contemporain de Saint-John Perse...) Plus formidable peut-être, pour nous du moins, hommes très-impies d'une fin de millénaire, que d'avoir renfermé dans un autre « bis » la « théologie non catholique » — si je compte bien, elle va tout de même du protestantisme au bouddhisme et sans doute au-delà ! C'est dans un tout autre sens du mot que la technocratie des bibliothèques aura été formidable, dans son abord « pratique » (sens très-faible) des choses, en décidant de mettre la littérature, comme la poésie, sur le même plan que tout le reste, en la faisant sortir de sa réserve.

J. R.



1. Qui, d'après Valéry (Variétés, V), « est et ne peut être autre chose qu'une sorte d'extension et d'application de certaines propriétés de langage ».

2. Une coquille vicieuse dans la traduction française fait dire absurdement « en chaise ».

3. Ici, je suis très hétérodoxement l'évinassien : pour lui en effet, en tant qu'art, la littérature n'arrive pas, pas plus, en toute rigueur, que la poésie.

4. Qui serait sans doute « un désœuvrement encombré d'occupations », pour détourner une expression de Sénèque (*De brevitate vite*, XII 2).